

## PARTICIPATION DES PUBLICS PRÉCARISÉS EN ÉDUCATION PERMANENTE UNE LECTURE INTERACTIONNISTE : FAIRE UNE ÉQUIPE D'ACTEURS DANS UN CONTEXTE DE DÉSAFFILIATION

Par Jacqueline Fastrès, RTA asbl

Une association reconnue en éducation permanente (axe 1) nous a contactés afin de réfléchir avec ses membres sur un problème qui interpelle les responsables : la difficulté, voire l'impossibilité apparente, de faire encore un travail d'éducation permanente auprès du public visé, c'est-à-dire des personnes précarisées ou à revenus modestes, en voie de désaffiliation.<sup>1</sup>

L'hypothèse explicative avancée est que les personnes sont tellement happées par leurs problèmes personnels, notamment de santé et de santé mentale, et par leur lutte pour la survie économique qu'il ne leur est quasi plus possible de s'engager dans un processus collectif de réflexion critique. La prégnance des problèmes personnels semble indiquer aux responsables qu'elle est rédhibitoire et qu'« il n'y a plus moyen ».

L'association, implantée dans une petite ville, organise diverses activités : atelier théâtre, atelier photo, boutique, marché aux légumes, brocante, espace « café-papote », etc. Le midi, des soupes ou des repas sont proposés à des prix modiques.

Le problème n'est pas la fréquentation en tant que telle (les chiffres sont parlants à cet égard), mais plutôt l'organisation de réunions formelles d'éducation permanente : dès qu'il est question de réunion, c'est la débandade, y compris chez les habitués ; telle est la perception de la responsable. Le phénomène est récent, et l'association souhaite tenter d'objectiver cette difficulté et d'en analyser les composantes.

L'asbl n'est pas la seule à souffrir d'un manque d'appétence pour les réunions. Bien des facteurs peuvent entrer en ligne de compte pour l'expliquer.

Toutefois, l'horizon déceptif qui conduirait à penser qu'« il n'y a plus moyen » doit-il devenir la seule hypothèse candidate structurante pour envisager la participation de publics en voie de désaffiliation ? Par hypothèse candidate structurante, nous entendons une hypothèse explicative qui « s'invite » pour éclairer un phénomène et qui crée un « pli » dans sa compréhension, pli qu'il est ensuite bien compliqué d'éliminer. Il devient alors difficile de lire la situation autrement que par cette lorgnette.

Nous avons donc rencontré la responsable, puis, dans l'esprit même d'éducation permanente, proposé une lecture participative de la question aux bénéficiaires eux-mêmes, afin d'examiner avec eux leur point de vue sur les raisons pour lesquelles les réunions d'éducation permanente sont délaissées.

La rencontre a eu lieu un vendredi après-midi, avec la dizaine de personnes qui se trouvaient ce jour-là dans les locaux et qui avaient été prévenues de notre arrivée.<sup>2</sup>

1 La désaffiliation, selon Robert Castel, est la situation de personnes qui cumulent une précarité matérielle sur l'axe de l'intégration (perte d'emploi/de revenu) et un isolement sur l'axe socio-familial. cf. R. Castel, « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle », in Jacques Donzelot (dir.), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Paris, Ed. Esprit, 1991. Voir aussi notre analyse : J. Fastrès et E. Servais, « Des jeunes désaffiliés ? », février 2012, [www.intermag.be/images/stories/pdf\\_carnets/carnet\\_Castel.pdf](http://www.intermag.be/images/stories/pdf_carnets/carnet_Castel.pdf).

2 S'agissant d'une réunion de réflexion à propos de la désaffiliation aux réunions de réflexion, on pouvait craindre que peu de personnes « accrochent ». La réunion a pourtant duré quelque quatre heures et produit un matériau très riche, qui est loin d'être épuisé dans cette analyse.

D'autres étapes sont d'ores et déjà prévues pour aller plus loin. Néanmoins la lecture critique menée par les participants dévoile déjà certains éléments pouvant concourir à une meilleure compréhension de la question, et qui peuvent être vécus par d'autres associations également, au delà de ce cas bien précis.

Nous souhaitons, dans cette analyse, et au départ de cet exemple qui s'est présenté à nous, mettre l'éclairage sur des éléments trop souvent peu perçus ou négligés, qui se situent au niveau des interactions entre individus et groupes. La lecture participative montre a minima l'importance de facteurs liés à la vie quotidienne **d'un groupe vu comme une équipe**. Une lecture interactionniste nous a donc paru utile pour baliser un premier pan des difficultés constatées.

## 1) DES ÉVÉNEMENTS EXTERNES QUI PRODUISENT UNE MODIFICATION DES INTERACTIONS SOCIALES

Nous souhaitons tout d'abord pointer un certain nombre d'éléments extérieurs à la volonté des bénéficiaires de cette association, et qui peuvent avoir pesé plus qu'on ne le pense sur la fréquentation des réunions.

Depuis sa création, il y a 5 ans, l'association occupait un local de réunion qu'elle partageait avec une autre association. Le propriétaire a souhaité récupérer son bien, et les quelques frictions inévitables entre associations qui se partagent un même territoire et qui avaient émaillé leurs relations se sont alors singulièrement crispées. La séquence se clôt en réalité sur une rupture. Le groupe doit donc quitter ce local, qu'il considérait comme sien, et le vit très difficilement.

Un autre local a dû être cherché, trouvé, aménagé, réapproprié, et cela a pris du temps ; il se situe dans un autre quartier de la ville, de l'autre côté du cours d'eau, sorte de frontière urbaine traditionnelle bien que parfois purement mentale.

Mais cela change tout. Un certain nombre d'anciens ne viennent plus : trop loin, plus difficilement accessible, mal situé socialement aux yeux de certains, avec un environnement douteux. De nouvelles personnes poussent la porte, mais n'accrochent pas aux activités d'éducation permanente.

Le sociologue Erving Goffman, dans son ouvrage *La mise en scène de la vie quotidienne*, a voulu réaliser « une sorte de guide proposant une perspective sociologique à partir de laquelle on puisse étudier la vie sociale, et plus précisément le type de vie sociale qui s'organise dans les limites physiques d'un immeuble ou d'un établissement »<sup>3</sup>. Pour ce faire, il compare la vie sociale à une représentation théâtrale, où chacun a un rôle à tenir et adapte ce rôle aux rôles que jouent les autres personnes, qui constituent aussi le public.

Que survienne quelque chose d'inattendu, et le « jeu » peut se dérégler, à trois niveaux :

- au niveau de l'interaction ;
- au niveau de la structure sociale ;
- au niveau de la personnalité de l'acteur.

A écouter les participants, les trois niveaux se sont retrouvés au moment où le jeu s'est dérégulé, c'est-à-dire au moment où il a fallu quitter le local.

3 E. Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Tome 1, *La présentation de soi*, Paris, Minuit, coll. Le sens commun, 1973, p. 9 (Préface).

## LE NIVEAU DE L'INTERACTION

« Tout d'abord, l'interaction sociale, considérée ici comme un dialogue entre deux équipes<sup>4</sup>, peut s'interrompre dans la gêne et la confusion ; la situation perd alors sa définition, les positions adoptées jusque là deviennent insoutenables, et les participants se retrouvent dépourvus de tout plan d'action. Les participants se rendent généralement compte qu'il y a une fausse note dans la situation ; ils se sentent embarrassés, désespérés, et perdent littéralement contenance. En d'autres termes, le système social en miniature, créé et maintenu par le déroulement régulier de l'interaction, se désorganise. Telles sont les conséquences que la rupture entraîne du point de vue de l'interaction sociale. »<sup>5</sup>

Ce système social en miniature, c'est aussi celui que décrit Luc Boltanski dans la théorie de l'action qu'il a élaborée. Dans cette théorie, il distingue les régimes d'action où il existe des systèmes de références communes partagées par les participants (soit des « équivalences »), et d'autres où ces équivalences n'existent pas. Dans chacun des deux régimes, il existe une version polémique (des régimes de dispute, selon son terme), et une version apaisée (des régimes de paix). Pour Boltanski, le régime de paix avec des équivalences activées s'appuie sur des routines ; ce sont elles qui construisent et stabilisent le cadre des références communes partagées : se retrouver à date fixe, au même endroit, avec un groupe de personnes plus ou moins constant et régulier, pour se livrer à des activités planifiées, voilà un cadre rassurant qui permet des interactions sociales fluides. Dans le cas qui nous occupe, elles sont brutalement interrompues par un conflit à propos du local, qui fait basculer les personnes dans un régime de dispute. Le système social en miniature se désorganise.

Les personnes parlent ainsi de la période « d'avant », du temps de l'ancien local :

*F - Oui, comme c'était une fois par semaine, il y en a beaucoup qui le disaient : ça c'était chouette, on ne se voyait que le vendredi, mais le plaisir d'être ensemble.*

F vient depuis trois ans et se dit faire partie des meubles, elle a donc continué à fréquenter l'association malgré le déménagement. *Ici, j'ai trouvé mon équilibre*, dit-elle. Mais d'autres personnes n'ont plus raccroché.

*G - Et bien, il y en a beaucoup, c'est-à-dire entre quand on était à l'autre local et ici, il s'est passé beaucoup de temps, le temps d'aménager ici il y avait quand même assez bien de travaux, et il y a beaucoup de personnes, le fait que ça a été fermé un certain temps, il y a beaucoup de gens qui ne sont plus venus aussi à cause de ça.*

*O - Ils ont perdu l'habitude.*

*G - On a perdu des clients.*<sup>6</sup>

## LE NIVEAU DE LA STRUCTURE SOCIALE

Selon Goffman, la désorganisation de l'action dans l'immédiat est la conséquence de la rupture des représentations au niveau de l'interaction sociale, mais il y a des conséquences à plus longue portée, au niveau de la structure sociale. Pour étayer son propos, il donne l'exemple d'un chirurgien et de son infirmière durant une opération. Un moment d'inattention, et le patient anesthésié tombe accidentellement de la table et se tue. « Non seulement l'opération s'interrompt d'une façon gênante, mais la réputation du chirurgien, en tant que médecin et en tant qu'homme, et aussi la réputation de l'hôpital peuvent s'en trouver compromises ». C'est que « les publics ont tendance à considérer le personnage projeté par l'acteur au cours d'une représentation ordinaire comme un représentant

4 « Le terme « équipe de représentation » ou, plus brièvement, « équipe », désignera tout ensemble de personnes coopérant à la mise en scène d'une routine particulière. ». *Ibidem*, p. 81.

5 *Ibidem*, p. 229.

6 Selon les fondements de l'association, les personnes sont des participants, pas des clients ni des bénéficiaires.

autorisé de son groupe de collègues, de son équipe et de son organisation sociale. [...] Chaque fois que l'acteur joue son rôle il engage ces ensembles sociaux plus vastes que sont les équipes, les organisations, etc. Chaque nouvelle représentation donne lieu à une nouvelle mise à l'épreuve de la légitimité de ces ensembles et à une remise en question de leur réputation. »<sup>7</sup> Pour l'association dont il est ici question, la mise à l'épreuve au niveau des négociations pour la location de l'ancien local s'est soldée par un échec cuisant : l'association a été « mise à la porte », et le crédit de la responsable comme de l'association tout entière en a pâti aux yeux même de certains bénéficiaires.

*G - Et alors il y en a avec tous les travaux qu'il y avait à faire ici, donc ça a quand même coûté. Mais il y en a beaucoup qui pensent que l'association va tomber parce que ça ne rapporte pas.*

*C - Entre parenthèses, que ces gens-là qui ont alimenté la conversation ont participé à la réunion quand on a pris la décision de venir ici et qu'ils ont voté et qu'ils étaient d'accord qu'on vienne ici. Je ne dis pas de noms mais vous me suivez (G - Oui) vous êtes bien d'accord (G - Oui. Et après on ne les a plus vus) Je dirais que ça c'est tout le contraire d'un processus d'éducation permanente.*

*R - Les gens ils changent toujours d'avis*

*G - Et puis après on ne les a plus revus.*

*C - Et après on ne les a plus revus.*

*F - Chacun est libre de ce qu'il veut.*

*C - Ils ont critiqué et ils ont dit que ça n'irait pas, avant même qu'on ne recommence les activités ici.*

*G - Ah oui, et ils continuent de le dire.*

*F - Et bien oui. Et comme on dit que ça va couler, et bien qu'est-ce qu'ils en savent, ils n'ont pas le nez dans les cahiers, dans les comptes. Parce qu'il y en a beaucoup qui croient que c'est grâce aux dîners que l'association est ouverte, sinon elle peut fermer. Mais ça c'est la mentalité, désolé du mot, c'est la mentalité de (cette ville). C'est grave.*

*C - Quand même préciser que quand on fait réunion, tous les trois mois à peu près, je sors l'état des comptes et je montre à tout le monde où on en est, vous êtes bien d'accord ? La dernière fois que je les ai préparés, ils sont restés dans ma mallette parce que le quota n'était pas atteint, en dehors des administratrices qui savent bien, il n'y avait personne pour faire réunion.*

Alors même que, la logique participative de l'association exigeant la transparence des comptes, il n'y avait pas de secret quant à ceux-ci, et que la responsable n'esquivaient pas l'épreuve de leur exposé, cette représentation ne lui est même pas accordée, et il ne lui est pas possible de jouer son rôle.

Des rumeurs prêtent même au bourgmestre des propos peu flatteurs :

*F - Attends, excusez-moi de dire les mots comme ils étaient « De toute façon ça va bientôt fermer et on fermera la grande gueule de cette grosse vache »<sup>8</sup>. Que [le bourgmestre] aurait dit « Ça lui fermera sa grande gueule à cette grosse vache ». Déjà on ne parle pas comme ça des gens.*

*J - Ça la fait rire !*

*C - Ça me fait rire.*

*F - Mais dans un sens ça lui fait plaisir, c'est qu'au moins elle touche les points sensibles là où*

<sup>7</sup> E. Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, op. cit.

<sup>8</sup> Il s'agit de la directrice de l'association.

[la ville] ne veut rien savoir là. Oui, les on-dit.

C - Oui mais en attendant les on-dit ça marche quand même dans les gens qui auraient bien besoin de participer pour devenir de meilleurs citoyens.

L'anecdote montre que le bourgmestre ne se trompe pas sur la nature politique des activités d'éducation permanente.

F - Quand ça fait du bien au petit peuple, ma façon de parler à moi, ça ennue les grosses têtes d'avoir des asbl.

Dès lors, pour le pouvoir local, toute rupture, comme celle que constitue ce déménagement, devient une occasion de bouger au rapport de force.

Au niveau de la structure sociale, l'interaction concerne donc des éléments beaucoup plus larges que la vie de l'association elle-même : elle touche au pouvoir politique en tant que tel.

Un autre événement confirme ce constat : l'association a reçu la visite d'une personnalité politique appartenant à un autre parti que celui du pouvoir local<sup>9</sup>, et à cette occasion a pu réaliser un magnifique travail d'éducation permanente ; mais cela s'est en partie retourné contre l'asbl.

C - Mais le fait qu'il est venu, ça a appuyé encore l'impression qu'ils avaient [à la commune], et ça nous a fait plus de tort que de bien. Enfin non, non, non, on a quand même fait quelque chose de magnifique !

## LE NIVEAU DE LA PERSONNALITÉ DE L'ACTEUR

« Enfin, l'acteur est souvent profondément impliqué dans un rôle, dans une organisation, et un groupe déterminé auxquels il s'identifie ; il se perçoit lui-même comme quelqu'un à qui l'on peut faire confiance, qui ne provoque pas de rupture dans l'interaction ou qui ne déçoit pas les ensembles sociaux qui comptent sur la réussite de cette interaction. C'est pourquoi, lorsqu'une rupture se produit, il arrive qu'elle détruise l'image de soi autour de laquelle la personnalité de l'acteur s'est édifiée. Telles sont les conséquences que les ruptures peuvent entraîner du point de vue de la personnalité de l'acteur. »<sup>10</sup>

F exprime de la sorte les tentatives, opérées après le déménagement, pour la déstabiliser, tentatives auxquelles elle résiste :

F - Et moi quand on s'amuse à dire des on-dit, je dis « Oui, tu as raison ». Moi je m'en fous, je prends mon ticket dîner, je prends mes petits verres, les autres je m'en fous de savoir ce qui se passe. Alors on s'en va fâché parce que je ne veux pas écouter les cancans ou les répéter, alors ils sont fâchés. Parce qu'eux ne veulent plus venir, ils essayent indirectement de retirer les autres : « Oui mais méfie-toi parce que ci, parce que ça ». Je dis « Mais alors ? ».

C - Et bien, « méfie-toi de parce que ci, parce que ça », quoi ?

F - Ce n'est pas mon problème. « Ils vont fermer parce qu'ils ne vivent qu'avec les revenus des dîners ». Ou « Tu vas voir, un de ces jours on va te marcher sur les pieds. Tu vas voir comme on abuse de toi ». Mais je dis « Mais attends, qu'est-ce que tu me racontes là ? ». Pour eux c'est idiot de venir et de mettre la main à la pâte, de bouger par exemple.

O - De rendre service.

F - Pour eux c'est con ; « pourquoi tu y vas, c'est bénévolé ». Je dis « Et alors ? ». Je dis « Si j'ai envie de faire la vaisselle c'est mon problème ». Alors comme ils voient que je ne rentre pas dans le jeu, ils sont fâchés, et hop on change de conversation parce que ça ne marche pas.<sup>11</sup>

9 Personnalité dont nous tairons l'identité afin de ne pas ajouter à la maltraitance dont est victime cette association.

10 E. Goffman, *La mise en scène...*, op. cit., p. 230.

11 Pour la responsable, le bénévolat est perçu comme un non-sens dans un contexte de débrouille par le travail en noir. Ceux qui le pratiquent sont considérés comme des imbéciles. « Faut être con pour travailler pour rien ».

L'épisode du déménagement a donc laissé des traces sans doute plus profondes qu'il n'y paraît. Mais il n'est pas le seul ; dans le récit que les participants font des diverses activités qui ont été les leurs, un grand nombre de ruptures, moins criantes mais tout aussi actives, marquent à l'un ou l'autre de ces trois niveaux. La sortie de toute routine est donc un moment déstabilisant à prendre au sérieux. La routine étant un système informel qui active des équivalences intériorisées par les acteurs, que se passe-t-il lorsqu'elle se rompt, désactivant par là-même ces équivalences ? Quel autre système d'équivalence prendra-t-il le relais ? Telles sont des questions auxquelles il faut rester attentif.

## 2. UN PROBLÈME DE TERRITOIRES

Pour Erving Goffman, les interactions, pour se dérouler dans de bonnes conditions, doivent répondre à un certain nombre de conditions, à une sorte de « grammaire », tellement intériorisée par les interactants qu'on ne la perçoit pas, sauf lorsqu'elle n'est pas au rendez-vous. Ainsi, il y a dans la vie sociale (sur la « scène » publique pour garder cette comparaison avec le théâtre) une série de rituels destinés à éviter que les individus se télescopent au propre comme au figuré. La notion de « territoire » social est très importante pour Goffman. Pour que l'interaction sociale fonctionne correctement, les individus doivent pouvoir faire valoir leur droit sur un territoire, qui change selon les circonstances.

- Certains de ces territoires sont fixes, relevant souvent de la propriété privée, comme une maison ;
- d'autres sont situationnels, mis temporairement à disposition d'un ayant-droit, comme une place dans le train ou au restaurant, un banc public, etc. ;
- d'autres enfin sont des réserves égocentriques, c'est-à-dire centrées sur l'individu ayant-droit : son enveloppe (son corps, ses vêtements, sa « bulle ») ; un espace utile pour s'adonner à une activité ; une place où s'installer ; un tour dans une file ; des effets personnels ; des réserves d'information (des choses dont il n'a pas envie de parler) ; des domaines réservés de la conversation (une protection contre l'indiscrétion).

Ces réserves sont ostensiblement revendiquées par un signe, que Goffman nomme un marqueur. Il en existe de plusieurs types :

- des marqueurs centraux (un objet qu'on laisse bien en vue pour se réserver une place qu'on quitte) ;
- des marqueurs frontières (la barrette aux caisses des supermarchés, les accoudoirs baissés) ;
- des marqueurs signets (une nominette sur un vêtement) ;
- des marqueurs de relation (une phrase, ou un geste, pour indiquer « c'est à moi », ou au contraire « installez-vous »).

Les territoires, quels qu'ils soient, peuvent faire l'objet d'une intrusion, d'un empiètement, d'une souillure, bref d'une violation. Dans un certain nombre de cas, la personne qui a violé le territoire par inadvertance tente de réparer l'offense, par toute une série de rituels, dont l'excuse ; dans d'autres cas la violation est involontaire mais n'est pas perçue comme une offense par son auteur, ce qui provoque malaise et embarras aux ayant-droit ; enfin, il est des cas où la violation est volontaire.

Le local actuel de l'asbl est un territoire situationnel ; il est mis à disposition des ayant-droit dans des plages horaires bien déterminées. Sa configuration, en l'occurrence, est peut-être sujette à ambiguïté. En effet, le local est tout en longueur, plus étroit que le précédent. La distance de « sécurité » territoriale est mince. Durant la réunion à laquelle nous participions, plusieurs personnes ont poussé la porte puis se sont arrêtées brusquement en découvrant la compagnie attablée et se sont esquivées en s'excusant : « oh, vous êtes en réunion ! » Un passant est même entré en croyant se trouver dans une galerie photo et voulant acheter les reproductions de cartes postales exposées en vitrine, pour faire cache-misère pendant les travaux. Même réaction d'esquive quand elle a compris son erreur : « Oh, vous êtes en réunion, je reviendrai plus tard ». Pensant avoir commis une offense territoriale, ces personnes battent en retraite, alors que l'espoir des membres de l'association serait

qu'ils les rejoignent. C'est une relation offenseur potentiel/ayant droit qui s'est jouée, alors que celle qui était souhaitée était celle d'ayant-droit potentiel/ayant droit confirmé. L'exiguïté du local y est sans doute pour quelque chose ; lorsqu'une réunion se tient, seuls les habitués se permettent d'entrer, de longer le groupe en rasant le mur sans avoir l'impression d'empiéter sur leurs domaines réservés de conversation, et d'aller se servir un café au fond de la pièce. Les inconnus n'osent pas s'aventurer au-delà de la porte, alors que paradoxalement la politique d'accueil suffit à tout le moins pour que cette porte soit poussée. Pour Goffman, « quand un individu pénètre dans une région nouvelle pour lui, il ne trouve souvent que peu de places qui soient assez retirées pour servir impunément de lieu d'observation ; et ces places peuvent ne pas lui fournir le prétexte d'une activité. C'est pourquoi les installations qui ont ces deux qualités deviennent vite des ressources du cadre, des niches qui sont là, semble-t-il, pour inciter à observer. »<sup>12</sup>

La responsable compare ainsi l'attitude actuelle la plus fréquente avec celle qui prévalait dans l'ancien local, plus vaste :

*C - Le plus embêtant c'est que : conférence ? On s'en va. Alors que de l'autre côté on faisait réunion, les gens rentraient, « excusez-moi », « prends une tasse de café », et ils buvaient leur café, ils écoutaient et puis ils participaient. C'est vrai hein, on avait ça il y a deux ans, et maintenant on ne l'a plus, on a ce que vous venez de voir [des gens qui passent la tête par la porte puis s'esquivent].*

D'autres problèmes territoriaux sont évoqués par les participants, qui peuvent s'apparenter à des offenses territoriales, et qui constituent des ruptures du jeu social.

Ces problèmes peuvent naître dans le chef des habitués comme dans celui des nouveaux.

Ainsi, pour la première catégorie, l'attitude inappropriée d'une « ancienne » est pointée par ses compagnons.

*G - Il y a aussi eu quelqu'un qui ne vient plus et qui a fait beaucoup de tort.*

*C - Dans le sens ?*

*G - À ici. Et bien qu'elle renvoyait les gens ou qu'elle parlait mal.*

*C - Ah oui, ça ça a été aussi quelque chose. Il n'y en a pas eu qu'une mais enfin bon.*

*G - Mal recevoir les gens, leur parler mal, les mettre pratiquement dehors (C - Oui) les mettre dehors. Ça a fait beaucoup de tort ça.*

*C - Et pourquoi vous n'avez rien dit ?*

*G - Et bien on ne savait rien lui dire, qu'est-ce que tu veux lui dire ? Quand elle avait parlé c'était trop tard, tu ne savais pas remédier.*

*R - Parce qu'elle parle à sa méthode, elle ne sait pas parler, franchement c'est tout. Elle ne sait pas communiquer avec les gens. L'accueil ça tue les gens. Quand on accueille des gens, on leur dit « Bonjour, comment ça va, asseyez-vous ». Ils disent « Je n'ai pas de sous » par exemple.*

*C - Il n'y a sûrement pas que ça.*

*R - Mais c'est un exemple. Elle vient, elle installe la personne, quand elle est bien accueillante, quand on sait bien accueillir des gens en général ils sont bien, ils sont bien dans leur peau, mais quand on les accueille mal et bien ils ne reviennent plus.*

*F - Et bien oui, ça c'est logique. Si je vais à un endroit où je me sens mal ou agressée, je n'irai plus.*

12 E. Goffman, *La mise en scène... op. cit.*, Tome 2, *Les relations en public*, p. 71.

L'adresse verbale (intervention hors de propos, grossièreté) est, selon Goffman, un des agents de violation ; ces propos peuvent soutenir des exigences excessives, lorsque la personne qui les prononce revendique une réserve au-delà de son droit : « C'est ma place », alors qu'il n'en n'est rien.

Plus largement, une des difficultés d'un groupe constitué (une « équipe » pour parler comme Goffman) est de donner, même bien malgré lui, les apparences de la fermeture : les interactions régulières empruntent des manières qui peuvent être lues par un nouveau venu comme des signes d'appartenance à un « club », dont il n'est pas nécessairement facile de s'approcher. Surtout pour des personnes en voie de désaffiliation, dont l'affiliation visible des habitués ne fait que rendre plus criant encore leur propre isolement.

Un autre problème territorial classique s'est posé autour de la question de l'hygiène. Goffman classe parmi les agents de violation les odeurs corporelles. Elles sont vécues comme des offenses territoriales par ceux qui en sont importunés, même si l'émetteur ne s'en rend pas compte.

*G - On a eu beaucoup de problèmes d'hygiène, et quand - avec quand même, comment je vais dire - (F - Avec tact) Oui, on leur faisait comprendre mais avec tact...*

*F - Tout le monde est le bienvenu, on doit accepter tout le monde mais il y a des limites quand même.*

*G - Ils ne sont plus venus quand même par après hein. Pourtant dieu sait qu'est-ce qu'on n'a pas calculé pour leur faire comprendre.*

Croyant que c'était un manque de possibilités matérielles pour certaines personnes en difficulté de prendre soin de leur hygiène, le groupe pensait régler le problème en installant une douche, mais a dû déchanter.

*C - Parce que moi j'ai même été [à tel service] me faire coacher une fois pour voir comment aborder la chose, et ça m'a bien servi. Parce que déjà de l'autre côté [dans l'ancien local] on a déjà travaillé là-dessus, et de l'autre côté j'en ai parlé avec des personnes concernées et tout, qui ne se sont pas vexées ou qui ne sont pas venues pendant quelque temps et puis qui sont revenues et tout. Mais alors ici avec la douche, en disant tout simplement « Ecoute, si tu veux il y a une douche ». Et bien, fini on ne les voit plus.*

*F - Voilà. Là pour eux ils ont été choqués (C - Oui) parce que tu as parlé « Prends une douche » « Donc tu viens de me dire tu pues » (C - Oui)*

*G - Mais d'ailleurs il y a une des personnes, celle avec qui j'ai été introduite ici qui n'est plus venue justement à cause des problèmes d'hygiène, de gens qui n'avaient pas d'hygiène.*

*C - Oui, elle s'en plaignait assez.*

*G - Elle a quitté, c'est pour ça qu'elle n'est plus venue.*

*C - Oui, à ce moment-là je me souviens, il y avait un problème de tables, qu'il y en a qui voulaient être à une table où les autres n'étaient pas, etc.*

*G - Oui, parce qu'elle ne peut pas nous obliger à se mettre avec les « sint mwé »*

*C - Avec qui ?*

*G - Les « sint mwé », ceux qui sentent mauvais.*

Enfin, des problèmes d'empiétement sous forme d'exigences excessives sont aussi apparus lorsque des personnes se sont mises à abuser des opportunités qui leur étaient offertes pour les repas organisés par l'asbl.

G - Et alors il y a eu le problème aussi de gens qui voulaient profiter, question de tarifs.

C - Oui, mais ça parlons-en.

G - Question des tarifs.

C - Ah oui.

G - Il y a des gens qui voulaient profiter.

C - Donc c'est des gens qui n'ont pas compris la communication de la solidarité.

G - Donc c'est un tarif dégressif, donc c'est d'après les revenus. Mais il y en a qui ont dit qu'ils n'avaient pas beaucoup de revenus pour payer moins, et qu'on s'est rendu compte après qu'ils avaient bien les moyens. Et quand on leur a fait payer le prix que d'après le revenu, le prix qu'ils devaient payer, et bien on ne les a plus vus. C'est ça hein ?

C - Oui.

G - Et comme c'était une personne et puis il y avait tout un groupe avec elle, et bien c'est tout le groupe qui n'est plus venu.

C - En fait, c'est ce que j'appelle les consommateurs de charité. [...] Par exemple à Noël l'année passée, mes grandes oreilles ont raconté qu'ils ont été participé à trois repas de Noël gratuits [dans telle ville] : un le dimanche, un la veille de Noël et un le jour de Noël. Et là ils ont payé le train et le bus pour y aller, et par contre si nous on leur demande trois ou cinq euros pour participer ici, ça ça ne les intéresse pas. Je pense aussi que là à ce niveau-là avec eux je n'ai jamais su faire d'éducation permanente hein. Je ne sais pas si vous vous souvenez, on a tout essayé ; je mettais même des papiers sur leur table, tout, tout, tout, tout pour les sensibiliser à la solidarité. Oui, parce qu'à ce moment-là le tarif en question, il y avait des tableaux et les gens devaient dire eux-mêmes ce qu'ils payaient, donc ils devaient se situer eux-mêmes par rapport à leur situation [...] au regard des tableaux qu'on avait faits ensemble, qu'on a remodelés, qu'on a même remodelés à leur intention en précisant ; vous vous souvenez lors des réunions là, hein, oui, tout le monde devait choisir son tarif.

Ces diverses offenses territoriales ont amené l'association à mettre des balises plus rigoureuses : ROI et tarification plus contrôlée via un questionnaire à remplir.

C - Justement, par la pression du groupe, donc pas du conseil d'administration, mais du groupe en général, il y a beaucoup de choses qui ont été plus structurées. Je trouve que c'est bien mais je trouve aussi que c'est aussi une des causes qu'on a moins de monde.

Enfin, moi j'ai l'impression qu'on est plus normatifs (G - Sévères) Non pas sévères, qu'on a plus de normes, de règles.

Des marqueurs-frontières sont mobilisés également.

R - Parce que sinon les gens ils font à leur méthode et ils viennent ici, ils ne respectent rien. Au lieu de par exemple s'arrêter là au bureau, juste on a mis un grand, pour que les gens ils ne passent pas, un meuble, à la cuisine. On dit normalement sans tablier tu ne peux pas y aller, même pour moi, même pour tout le monde. Celui qui ne met pas un tablier ne peut pas dépasser le meuble-là. Et bien il y en a des gens, même ils savent bien, ils arrivent, hop (F - Ils le font quand même) ils arrivent, ils y vont directement parler.

F - De toute façon il y a des règlements comme partout.

R - Pour l'hygiène.

F - C'est logique.

R - On ne peut pas se lancer directement comme ça à la cuisine.

F - Si tout le monde peut y aller de son cœur, aller, vas-y, circule où tu veux, ça ne va pas le faire.

C - Mais il y a beaucoup de personnes qui n'aiment pas les règlements.

Les petits papiers déposés sur les tables pour tenter de faire comprendre la logique de solidarité financière aux récalcitrants s'apparentent quant à eux à des marqueurs centraux : ils indiquent la philosophie générale de l'association : « Ici, on paie selon ses moyens ». Dès lors, l'offense involontaire devient impossible, elle se transforme en violation claire et nette, et produit une rupture. Les marqueurs ne suffisent plus, on passe en régime de dispute avec l'activation d'équivalences formelles, sous forme de formulaire à remplir comme cela pourrait être le cas dans des organismes sociaux.

La question territoriale, comme la routine, joue un rôle important, surtout lorsqu'on s'intéresse à la politique d'accueil de nouvelles personnes. La gestion des territoires active souvent aussi des systèmes d'équivalence sous forme normative.

### 3. L'OMBRE DE LA STIGMATISATION

Goffman a également beaucoup apporté à l'analyse du stigmaté, qu'il décrit comme un attribut qui jette un discrédit durable et profond sur celui qui le possède, qui est dès lors rejeté du monde des « normaux ». Ses interactions avec les « normaux » en seront profondément et durablement affectées. « Un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent, et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. Il possède un stigmaté, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions. »<sup>13</sup>

Il distingue plusieurs types de stigmatés :

- les stigmatés corporels (différences, infirmités, aspect repoussant) ;
- les stigmatés de caractère (on suppose une essence particulière à des personnes en raison de leur comportement : homosexualité, alcoolisme, toxicomanie, délinquance, mais aussi, et de plus en plus, chômage, etc.) ;
- les stigmatés tribaux (liés à la race, la religion, la nationalité).

Le stigmaté a comme caractéristiques :

- d'être durable (par exemple, dans les cas de stigmaté de caractère, il perdure bien après que le comportement incriminé ait cessé ; on peut citer le cas d'anciens prisonniers ou d'anciens alcooliques qui continuent longtemps encore à craindre que leur ancien problème, même réglé depuis belle lurette, ne se découvre – ils sont, dit Goffman, toujours discréditables) ;
- d'être hyperbolique (on suppose à la personne frappée de stigmaté l'existence d'autres tares que celle que constitue l'attribut dont elle souffre ; par exemple, on estimera qu'une mère prostituée est certainement aussi une mère indigne) ;
- d'être contagieux et de s'étendre à l'entourage de la personne stigmatisée (la famille d'un voleur sera qualifiée de voleuse) ;
- d'être, dans certain cas, transgénérationnel (dans les cas de stigmatés liés à la race, par exemple).

La lutte contre la stigmatisation fait partie intégrante du travail d'éducation permanente. Par exemple, en ces temps d'afflux de réfugiés, beaucoup de conversations tournent autour de cette question ; les réfugiés sont très vite stigmatisés, ils font peur, on craint qu'ils ne volent le pain des pauvres, etc.

13 E. Goffman, *Stigmatés. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Ed. de Minuit, Coll. Le sens commun, 1975, p. 15.

L'association dont nous parlons a bien entendu travaillé sur ces questions avec ses participants. Ce qui n'empêche que des réactions inopportunes apparaissent encore. L'asbl a organisé des ateliers théâtre ; des représentations ont eu lieu - avec succès -, dont certaines dans un centre pour réfugiés ; une des actrices a dû être remplacée car elle refusait d'y aller.

*C - Ah oui c'est vrai, M elle ne voulait pas aller au centre pour réfugiés, elle n'a jamais voulu y aller. De toutes les fois qu'on y est allés, elle n'a jamais voulu y mettre les pieds.*

*G - Elle est venue la toute première fois et après elle a dit qu'elle n'irait plus.*

*R - C'est la faute des papotages.*

*C - Ils ont dit qu'il y avait des microbes. Je leur ai expliqué.*

*G - Que les réfugiés qui étaient là-bas qu'il fallait faire attention qu'on n'attrape pas leurs microbes, qu'ils avaient toutes sortes de maladies. Elle n'a plus prétendu venir.*

*C - Pourtant on en a parlé et essayé de... Rien à faire. Ils ne connaissent même pas les maladies. Moi j'ai travaillé quatorze ans en bactériologie, donc j'ai pu leur expliquer quand même vraiment comment tout, tout, tout. Non, rien, rien, rien, il n'y a pas eu moyen. C'est la force des cancons, c'est terrible.*

Mais les participants eux-mêmes sont parfois frappés de stigmates. Ainsi, les « sint mwé » déjà évoqués.

Le nouveau local est situé juste à côté d'un café qui a mauvaise réputation, et cela « déteint » sur l'association.

*R - Et encore, on est tout près d'un café...*

*G - Oui, ça fait du tort ; il y a beaucoup de gens qui ne viennent plus ici parce que c'est à côté du (café) aussi.*

*R - Pour eux le (café) ce n'est pas un café qui est comme les autres.*

*C - F, dis un peu ce que tu m'as dit il y a trois-quatre semaines là (F - Au niveau de ?) à propos de, c'est toi qui m'avais dit ça.*

*G - Qu'on allait ramasser les buveurs.*

Mais d'autres cas de stigmatisation apparaissent dans certaines situations. Par exemple, une participante vient en cachette de son compagnon.

*G - Parce que mon compagnon qui était au courant que je venais ici quand on était de l'autre côté, il ne veut plus que je vienne parce que, je vais répéter ses propos « Je ne veux pas que tu côtoies des barakis ». Et c'est ça qui fait tort. Et il m'a encore dit dernièrement et moi je maintiens, je dis que je ne viens plus, mais il ne sait pas que je viens. Il ne sait pas que je continue à faire le théâtre parce que le théâtre c'était aussi en cachette. Et puis il a vu parce qu'il va sur le site, il a vu les pièces de théâtre. Il m'a vu jouer, il m'a félicitée, parce que « Mais tu joues bien ». Il veut même jusqu'à vouloir que je fasse équipe avec une autre. Ici il ne veut pas que je vienne, il ne veut pas ; s'il savait que je joue du théâtre avec ici, il ne veut pas, mais avec une autre équipe là il serait d'accord.*

*R - Il n'est jamais venu chez nous, on ne le connaît même pas.*

*F - Il y a des gens c'est comme ça, ils te voient une fois, pour eux tu fais partie des barakis.*

*C - On ne l'a jamais vu.*

*G - Il va régulièrement sur le site. Et alors tu sais ce qu'il m'a dit dernièrement « C'est des de*

plus en plus drôles qui vont là-bas ».

C - Et comment est-ce qu'il l'a vu, il n'y a plus eu de photos depuis tout un temps.

G - Je ne sais pas. Il m'a dit « C'est des de plus en plus drôles qui vont là ». Il t'a même envoyé des messages (C - Oui, oui, oui) en se faisant passer pour quelqu'un d'autre évidemment.

C - Oui, il m'a traitée une fois de clocharde.

Il arrive que les personnes stigmatisées stigmatisent davantage encore certains de leurs semblables plus mal lotis. C'est ce que Goffman nomme la « hiérarchie renégate ». L traduit à sa façon ce concept :

L - De toute façon on est toujours noirci par un noir pot.<sup>14</sup>

#### 4. UNE MATRICE DE LECTURE DU JEU SOCIAL

« Les ruptures de représentation ont donc des conséquences à trois niveaux différents : celui de la personnalité, celui de l'interaction, et celui de la structure sociale. Bien que le risque de rupture et que l'importance sociale de ces ruptures éventuelles varient considérablement d'une interaction à l'autre, il semble cependant qu'il n'existe pas d'interaction dans laquelle les participants ne courent pas un risque sérieux de se trouver légèrement embarrassés, ou au contraire un léger risque de se trouver sérieusement humiliés. De plus, dans la mesure où les acteurs s'efforcent d'éviter les ruptures ou de corriger celles qu'ils ne peuvent éviter, leurs efforts ont eux aussi des conséquences simultanées aux trois niveaux mentionnés. On a donc ici un moyen simple d'articuler trois objets d'analyse et trois perspectives à partir desquelles peut être appréhendée la vie sociale. »<sup>15</sup>

La matrice suivante suggérée par Goffman pourrait donc se révéler utile pour l'analyse du jeu social occupé à se produire.

	Risques de rupture du jeu social et leurs conséquences	Méthodes d'évitement des ruptures et leurs conséquences	Méthodes de correction des ruptures et leurs conséquences
Niveau de la personnalité de l'acteur			
Niveau de l'interaction sociale			
Niveau de la structure sociale			

Dans le cas de l'association dont il est ici question, cette matrice permet de mieux identifier certains éléments qui posaient question et d'en donner une lecture réflexive.

Au niveau de la personnalité de l'acteur, la rupture qu'a constitué le déménagement a eu pour conséquence un désenrôlement de certains bénéficiaires, qui ont préféré quitter la scène, ou se laisser enrôler dans une campagne de dénigrement. Mais plus largement, un risque majeur engendré par une rupture est de mener à la désobjectivation de certaines personnes : par désobjectivation, Michel Wieviorka désigne les mécanismes qui empêchent ou détruisent la capacité d'un sujet à devenir acteur. L'évitement de la rupture « déménagement » n'a pas pu se faire, et sa correction est un chantier qu'il

14 Elle évoque ici la coutume ancienne de passer au noir le pot des poêles d'autrefois.

15 E. Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, op. cit., Tome 1, p. 230.

est bien difficile de mettre en œuvre ; il y a par exemple, pour que la dynamique participative puisse se remettre en route, un nombre minimum critique de participants à atteindre et une forme de « point de passage obligé », une action ou un projet auquel les personnes s'associeront, pour des raisons différentes, mais qui permettra que « la machine reparte », non seulement au niveau institutionnel, mais aussi au niveau du processus de subjectivation des bénéficiaires, ce qui est indispensable pour pouvoir de nouveau faire équipe.

*Au niveau de l'interaction sociale*, la gestion des territoires est complexe pour l'association. La désorganisation totale engendrée par la rupture « déménagement » étant passée, il reste qu'il faut s'accommoder de ce qu'on a, tant en espace qu'en interactions. La gestion des offenses territoriales a mené à une intensification des normes, sous forme d'évitement (des marqueurs ont été placés, par exemple), ou sous forme de correction (la révision totale de la règle de paiement des repas). Mais cette intensification des normes, qui est un réflexe courant pour régler des problèmes d'interactions, n'est pas sans conséquences, et ces conséquences sont encore à analyser : en quoi ces normes appuient-elles, supplantent-elles ou empêchent-elles les routines nécessaires pour faire équipe, par exemple ?

*Enfin, au niveau de la structure sociale*, l'association a subi une perte de réputation, la stigmatisation de ses membres, et des velléités d'affaiblissement symbolique au niveau politique – ce qui est le signe, par ailleurs, de l'existence d'une force associative, puisqu'elle dérange. La méfiance est l'attitude en retour, mais jusqu'à quel point ne risque-t-elle pas de produire de l'auto-affaiblissement ?

## CONCLUSION

Lire la désaffection de certains publics pour les activités d'éducation permanente par une approche interactionniste ne suffit certes ni à l'expliquer, ni à la corriger totalement : nombre de facteurs autres sont également en cause. Mais cette lecture permet à tout le moins de ne pas se fourvoyer trop vite dans des représentations exclusivement défaitistes sur l'absence présumée de motivation des gens.

L'enjeu d'éviter la prégnance de l'hypothèse candidate structurante « il n'y a plus moyen » est importante pour l'éducation permanente, à deux niveaux :

- on sait que les difficultés socio-économiques peuvent pousser au vote extrême, et le travail d'éducation permanente auprès de personnes qui vivent ces difficultés reste essentiel et doit continuer à se faire, malgré les obstacles ;
- on risquerait, à se soumettre à cette seule hypothèse candidate structurante, de produire une lecture qui dirait que seule une aide sociale, à la limite philanthropique, est possible avec des personnes en voie de désaffiliation.

Or, la logique de faire équipe, de manière participative et dans une logique d'acteur, est essentielle dans le vécu des désaffiliés.

Faire équipe de la sorte nécessite des conditions d'interactions favorables. Un recul réflexif sur les petites choses de la vie quotidienne d'une équipe permet d'en mieux comprendre les mécanismes et de mieux en tenir compte pour s'armer contre les ruptures éventuelles, mais aussi de ne pas avoir des attentes inappropriées (constantes, par exemple) par rapport à l'état réel du jeu social (inconstant en fonction des circonstances).



### *Pour citer cette analyse*

Jacqueline Fastrès, « Participation des publics précarisés en éducation permanente - Une lecture interactionniste : faire une équipe d'acteurs dans un contexte de désaffiliation », *Intermag.be*, [en ligne], Analyses et études RTA asbl, novembre 2015, URL : [www.intermag.be/535](http://www.intermag.be/535).